

CORRESPONDANCE ROMAINE

Rome, 2 mars 1904.



ES pèlerinsges commencent à arriver et le cercle des réceptions du Souverain-Pontife s'accroît. Des diverses audiences qu'il accorde, principalement aux supérieurs et procureurs généraux d'ordre qui viennent à Rome lui faire part de leurs angoisses et chercher une consolation dans ses exhortations, il résulte une grande expression de confiance. A prendre ses paroles au pied de la lettre, il semblerait que le triomphe de l'Eglise soit prochain, que cette épreuve violente n'est autre que les dernières convulsions d'un ennemi impuissant et que, passé ce court espace de temps, la paix sera rendue à l'Eglise. Sur quoi s'appuie le Souverain-Pontife pour faire montre d'une pareille confiance dans l'avenir, pour rendre raison de cette espoir qu'il inculque à tous ceux qui ont le bonheur de l'approcher, je ne saurais le dire. Mais le fait est indéniable et frappe tous ceux qui réfléchissent.

— Et il y a, en effet, bien des raisons d'espérer : le cinquantenaire de l'Immaculée Conception qui devra se résoudre en une pluie de grâce sur cette terre qui a été témoin du plus grand de ses triomphes ; la violence même du mal qui fait penser à l'adage : *violentum non durat* ; le besoin que l'Eglise a de la France qui a toujours été sa ressource et sa défense et qui est encore le plus puissant moyen d'évangélisation. Et puis, la guerre est déclarée ; et c'est précisément dans ces commotions qui ébranlent les peuples que Dieu agit d'une façon plus puissante. Dieu ne veut pas multiplier les miracles ici-bas ; nécessaires pour établir la foi, il ne nous en donne plus que de temps en temps pour nous faire voir que son bras n'est point raccourci ; il se réserve pour le grand jour de l'éternité, où il emploiera toute sa puissance à rendre heureux ses élus. Ce sera le grand miracle du ciel, qui dépasse, comme le dit saint Paul, tout ce